

Préface

D'où vint à Marie-Louise Queinnec l'idée de consacrer des recherches aux chanoines de Notre-Dame de Paris ? Elle n'est plus là pour le dire, malheureusement, pas plus que Bruno Neveu, directeur initial de son diplôme de l'École pratique des hautes études, qui nous a quittés il y a bientôt vingt ans. Il ne me souvient pas, d'ailleurs, qu'elle ne m'ait jamais parlé des causes initiales de son choix. Car ce n'était pas une personne encline à la confiance que cette auditrice de mes conférences de la Sorbonne, affable, discrète, attentive, parfois imperceptiblement amusée, progressant pas à pas, avec méthode, patience et modestie, dans les recherches minutieuses qui devaient la conduire à présenter en 2011 un mémoire déjà abouti, préfiguration du présent volume. Quelles qu'en aient été les causes, toutefois, sa décision de consacrer une étude aux chanoines de Notre-Dame au dernier siècle de l'Ancien Régime était la bienvenue. Marie-Louise Queinnec s'apprêtait ainsi à combler la lacune que les études antérieures, consacrées, sauf exception, à des périodes plus anciennes de l'histoire du chapitre, avaient laissée derrière elles. Pour s'orienter elle pouvait tirer parti des travaux classiques de Philippe Loupès sur les chanoines de Guyenne et de ceux, plus récents, de Ségolène de Dainville-Barbiche sur les curés parisiens, qui furent pour elle autant de sources d'inspiration. Le fruit de ses peines mérite d'autant plus d'être communiqué à la communauté scientifique que les chanoines continuent de constituer un objet d'intérêt pour les historiens – et également, faut-il souligner, pour les Presses universitaires de Rennes. Ses recherches démarrèrent au moment où cet éditeur livrait au public la thèse d'Olivier Charles sur les chapitres de Bretagne au siècle des Lumières¹. C'est par ses soins qu'elles sont aujourd'hui publiées, peu après que le livre de François Hou sur *Les chanoines en France de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet* a fait son apparition dans son catalogue².

Le mémoire de Marie-Louise Queinnec, toutefois, n'était pas complètement prêt pour la publication, et la mort l'emporta avant qu'elle ait pu

1. CHARLES Olivier, *Chanoines de Bretagne. Carrières et cultures d'une élite cléricale au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.

2. HOU François, *Chapitres et société en Révolution. Les chanoines en France de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2023.

achever les investigations complémentaires dans lesquelles elle s'était engagée. Aussi il faut savoir gré à Ségolène de Dainville-Barbiche, qui l'avait déjà fait bénéficier de sa profonde connaissance du clergé parisien, d'avoir non seulement pris l'initiative de la présente publication, mais aussi d'avoir assumé la charge de porter à leur terme toutes les recherches nécessaires pour en permettre la réalisation. On lui doit non seulement d'utiles notes infrapaginales, qui éclairent de proche en proche le texte du mémoire proprement dit, mais aussi un important travail d'enrichissement et de mise au point du dictionnaire biographique qui le complète, et enfin une précieuse présentation où elle revient sur quelques points essentiels du travail de Marie-Louise Queinnec et de l'histoire du chapitre : principalement les modalités d'accession aux canonicats et aux dignités, la part des nobles parmi leurs titulaires, la position tenue par les membres du chapitre à l'égard du jansénisme et les tribulations dans lesquelles la Révolution le précipita. On mesurera sans peine, au fil des pages, l'importance de cet apport.

Œuvre d'érudition, le mémoire de Marie-Louise Queinnec et tout spécialement le dictionnaire biographique qui le prolonge font partie de ces instruments de travail auxquels les historiens ne cessent et ne cesseront de se référer pour clarifier des points demeurés obscurs ou problématiques. Dans le dictionnaire, ils trouveront près de 280 notices individuelles, toutes ordonnées selon le même plan et toutes riches d'une abondante moisson de données, rendue plus sûre et plus imposante encore par les fructueux efforts de Ségolène de Dainville-Barbiche. La même acribie prévaut dans les chapitres du mémoire lui-même, où les principaux aspects de l'organisation, de la composition sociale et de la vie du chapitre sont successivement pris en considération avec une louable précision. Avec ces pages toujours soigneusement étayées, et avec les précieux compléments que Ségolène de Dainville-Barbiche leur a apportés, le chapitre de Notre-Dame de Paris du XVIII^e siècle et ses membres ont trouvé, après des décennies d'indifférence, l'ouvrage de référence qui les tirera définitivement de l'oubli.

Le livre de Marie-Louise Queinnec fait aussi émerger une image d'ensemble de l'institution canoniale et de ses membres dont ses dernières pages – les « portraits de chanoines », puis la conclusion – donnent une vue synthétique. Il apparaît d'abord que le chapitre, sur la composition duquel ni l'archevêque de Paris, ni le roi, ni les chanoines eux-mêmes n'exerçaient un entier contrôle, ne présentait aucune homogénéité sur le plan social. Ce n'était pas une société nobiliaire, ni d'ailleurs une réunion de roturiers, mais un groupe hybride, qui se caractérisa pendant toute la période par ses contrastes internes. Dans les stalles du chapitre s'asseyaient des nobles, dont des rejetons de très grandes familles, mais aussi de bons et quelquefois médiocres bourgeois. Il ne s'agissait pas non plus d'un univers uniformément parisien, tant étaient nombreux les chanoines nés dans les provinces du royaume. Les gradués et spécialement les docteurs en théologie étaient

légion. Mais nombreux aussi étaient ceux qui ne possédaient aucun titre universitaire. Quant au style de vie, quelques chanoines menaient grand train dans leurs maisons du cloître Notre-Dame. Certains de leurs collègues, à l'inverse, vivaient assez chichement. Enfin les uns se signalaient par leurs accointances à la cour ou ailleurs, quand les autres, en revanche, bornaient leur horizon à la cathédrale, à l'île de la Cité et aux domaines dont les rentes soutenaient leurs prébendes.

Une telle diversité aurait pu engendrer des tensions et des conflits internes, qui auraient compromis l'unité du chapitre et nuï à son image. Il n'en fut rien. Loin de miner la cohésion de l'institution, l'hétérogénéité de son recrutement favorisa plutôt une sorte de division de travail ou, du moins, de distribution des rôles entre plusieurs catégories d'acteurs fort bien analysées par Marie-Louise Queinnec. D'une part quelques dizaines de chanoines à la naissance souvent relevée, pourvus de bénéfices consistants et souvent ornés de titres universitaires, se distinguaient qui par ses relations à Versailles et ses espérances dans l'épiscopat, qui par son investissement dans les dignités capitulaires, et qui par son activité au parlement, ses fonctions à l'université, son rôle comme censeur royal ou son implication dans les affaires de l'assemblée du clergé. D'autre part, une masse comparativement plus anonyme de chanoines sans grande illustration se voyait invitée à s'impliquer dans la répétitive quotidienneté du service divin, dans l'entretien de la cathédrale, dans la menue administration des domaines du chapitre et dans la réussite des processions et autres cérémonies où ces ecclésiastiques faisaient corps autour des dignitaires et de l'archevêque.

Marie-Louise Queinnec met en évidence, en outre, de nombreux facteurs de cohésion interne. Les chanoines, d'abord, partageaient le même sentiment de la position éminente du chapitre, « premier corps ecclésiastique » de la ville de Paris, « sénat » de l'archevêque, administrateur du diocèse pendant les vacances du siège archiepiscopal, ne relevant, disaient-ils, que de la juridiction du pontife romain. Ils remplissaient les mêmes fonctions à l'intérieur de leur cathédrale, participaient aux mêmes cérémonies, siégeaient dans les mêmes assemblées et se retrouvaient jour après jour dans le même cloître Notre-Dame où se dressaient les maisons canoniales. Ils nourrissaient aussi le même respect pour l'organisation et la hiérarchie interne du chapitre et le même attachement à l'archevêque, à la monarchie et, avec les nuances imposées par le gallicanisme, au pape. Il y eut parmi eux, il est vrai, une minorité de jansénistes, mais le chapitre ne fut, à aucun moment, un protagoniste majeur des conflits liés à la bulle *Unigenitus* ou aux refus de sacrements. Nul Siéyes, de surcroît, ne hanta ses rangs, comme ce fut le cas à Chartres. Le respect pour l'autorité établie, le conservatisme intellectuel et politique et l'hostilité aux idées des philosophes, véhiculée par exemple par les écrits du chanoine Nicolas-Sylvestre Bergier, furent sa marque de fabrique. Ils éclatèrent au grand jour au moment de la Révolution.

Ainsi, entre les chanoines, le ciment semble avoir été de nature culturelle et, si l'on peut dire, professionnelle, plutôt que nobiliaire, citadin ou, plus largement, social. Il trouvait son principe dans leur fidélité partagée à un ordre institutionnel pluriséculaire dont ils étaient l'incarnation et dont ils assuraient opiniâtrement la pérennité. Il se fortifiait sous l'effet d'un entre-soi constamment stimulé par le caractère collégial des fonctions canoniales, et aussi sous celui d'un relatif isolement à l'égard du reste du corps social – au contact duquel, à l'inverse, les curés se trouvaient placés. Pendant longtemps, cette posture ne compromit point l'avenir de l'institution. Au contraire, dans les décennies précédant la Révolution, la situation économique des chanoines alla s'améliorant, dans le sillage de la réunion du chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois à celui de Notre-Dame. Toutefois leur conservatisme fut aussi la cause de leur grande vulnérabilité, qui valut à leur chapitre, comme d'ailleurs aux autres chapitres du royaume, d'être balayés par la Constitution civile du clergé.

François Hou a consacré de nombreuses pages de sa thèse aux débats ecclésiologiques autour des chapitres, dont les prétentions légitimées par des références à l'Église primitive étaient contestées par les promoteurs des droits des curés. Marie-Louise Queinnec ne s'est pas engagée sur cette voie. Lié à la nature de ses sources – au premier rang desquelles les registres des délibérations capitulaires – l'angle sous lequel elle a abordé le chapitre de Notre-Dame l'a plutôt portée à valoriser le quotidien ou pour mieux dire la routine, ennoblie il est vrai par l'éclat des cérémonies organisées dans la cathédrale, d'une institution soudée par un attachement partagé à un monde apparemment immuable. Son livre, ce faisant, regorge de détails. Mais ces détails ont leur vertu. Ils sont, en effet, adaptés à un sujet qui appelait moins un récit à l'intrigue pleine de rebondissements que la représentation d'un univers fait de minuties, dans lequel la reproduction de ces mêmes minuties constituait, à bien des égards, la clé de la reproduction tout court ; un univers, aussi, où l'égalité et l'apparente interchangeabilité entre les chanoines s'accommodaient d'un dégradé subtil entre les individus, leur surface sociale et l'étendue de leur formation intellectuelle. De cette accumulation de petites touches et de menues différences naît, non sans efficacité, le portrait collectif d'un groupe social suffisamment avantagé par son état, ses revenus et ses privilèges pour exciter la verve satirique d'un Boileau, mais aussi trop discret et trop dénué d'autorité pour devenir véritablement impopulaire. La Révolution dispersa les chanoines de Notre-Dame. Mais elle ne les persécuta guère : rares furent, parmi eux, les martyrs de la guillotine. Leur monde, en revanche, avait vécu, et la création en 1802 de nouveaux chapitres ne le restaura pas.

Jean-Claude WAQUET

Directeur d'études émérite
à l'École pratique des hautes études